

De Monsieur de La Gouarde à Madame du Pont-Neuf
à Paris

Ma chère Madame du Pont-Neuf, je vous écris cette lettre depuis une auberge dans laquelle nous sommes arrêtés pour la nuit, Jacques et moi. Comment vous portez-vous ? J'éprouve le besoin de sentir vos mains dans les miennes et de me promener avec vous le long de la Seine. Tout en discutant avec vous, je dirais que vous êtes belle, alors vous ririez et je vous étoufferais de mes baisers, et les passants nous regarderaient comme deux enfants qui s'amuse à être ensemble. En pensant à vous, je songe à cet après-midi passé à vos côtés à prendre le thé. Vous aviez une robe blanche, votre sourire était radieux. Une magnifique jeune femme, d'une beauté insensée, me faisait perdre la raison. Et un joyau de cette sorte n'a toujours pas de fiancé...

Il faut que je vous raconte quelque chose qui me tient à cœur. Hier, vers quatre heures de l'après-midi, j'ai vu une troupe d'hommes armés de gaules et de fourches. Ils avançaient vers Jacques et moi alors que nous étions tranquillement en train de cheminer vers le château du Vicomte de Damiro. Cette foule semblait foncer sur nous. Jacques avança vers elle, voulant combattre ces hommes menaçants. Il se fit bousculer. Je saisis mon épée. Un premier homme arriva vers moi.

Il était immense, avec de gros bras. Il avait un regard perçant et tremblait de colère. Il tenait une gaulle et une fourche. Il portait un habit noir orné de rouge. Cet homme avait l'air puissant, il était aussi énorme qu'un taureau. Il devait être le chef. Il fonça sur moi en criant. Je ne pris pas peur. Je me battis vaillamment contre lui. Il se défendait très bien. Pendant ce temps, Jacques luttait contre une multitude d'hommes. Un coup à droite ! "Aaaah !" criai-je : le monstre m'avait touché au bras. Je sentis une force inhumaine m'envahir et tout en criant j'enchaînai les coups pour pouvoir le détruire. Il résistait plus que je ne pensais. Mon épée me paraissait de plus en plus lourde et il m'était de moins en moins facile de la bouger. Je lançai un regard noir à mon redoutable adversaire. Il prit peur avant de trébucher en arrière et de perdre sa gaulle et sa fourche. Il me supplia : "Tuez-moi !" Mais mon cœur est bon. Je le relevai et lui demandai de se battre comme un homme. Toutefois, quelques coups plus tard, mon épée dérapa et alla se planter dans le flanc droit de mon adversaire. Il cria en se jetant par terre. Je regardai Jacques et il me regarda. Nous partîmes, laissant cet amas joncher le sol. Nous reprîmes donc la route.

Au bout d'une dizaine de minutes, j'entendis crier derrière moi. Je reconnus la voix de mon adversaire, que j'avais cru mort. Il nous rattrapa. J'étais surpris et ne savais que faire. J'entendis ses pas, descendis de ma monture et sortis mon épée, et sans réfléchir, je me retournai. Mais hélas ! cet homme arriva au même moment et mon épée se ficha dans son cœur. Tout au long du chemin, nous discutâmes, Jacques et moi, des raisons pour lesquelles ces hommes nous avaient attaqués. Ceci restera un mystère.

Tout ce que je peux vous dire, chère Madame, c'est que c'est vous qui m'avez donné la force de rester en vie. Sans vous, je ne suis rien. C'est pour cela que je vous suis extrêmement reconnaissant. Je ne puis plus continuer ainsi à être loin de vous. Cela m'est insupportable. J'espère au moins recevoir votre lettre au plus vite.

Avec mes douces salutations,
Monsieur de La Gouarde

A Auzet le 4 août 1729